Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 10

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

62me ANNÉE — N° 10. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU.* **Samedi 8 mars 1924**

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

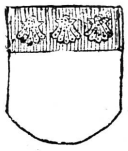
ARMOIRIES COMMUNALES

Savigny a adopté un projet dû à M. M. Raymond, sauf erreur, qui consiste en un champ horizontalement divisé en deux parties égales, rouge en haut, blanc en bas, sur ce fonds l'on voit trois sapins verts s'élevant d'une montagne noire qui occupe la partie inférieure de l'eau. Nous voyons en somme ici les couleurs de Lutry (rouge et blanc) sur lesquelles on a posé un mont et trois sapins. Cet écu fut adopté pour figurer sur un drapeau confectionné à l'occasion du centenaire de la mort de Davel.

Malheureusement le peintre du drapeau a mis le rouge à la partie inférieure de l'écusson ce qui est une erreur qui devra être réparée.

Comme nous l'avons dit, ce sont non seulement les couleurs de Lutry, mais bien l'écusson même de Lutry qui figure le fond de l'armoirie de Savigny, rappelant que Savigny forma commune avec Lutry. Ce ne fut qu'en 1823 que Savigny et le Martinet furent érigés en commune sous le nom de commune de Savigny.

* * *



Montricher a choisi en 1921 déjà comme armoiries celles des Sires de Montricher. Elles se composent d'un écu d'argent dont le tiers supérieur rouge est chargé de trois coquilles d'or. C'est simple et cela fait grand effet.

* * *

Palézieux n'a pas adopté officiellement des armoiries, croyons-nous, mais il est de règle et de tradition que l'écu de Palézieux consiste en un lion d'or sur un fond bleu. L'origine de ce bel écusson serait le schild de la pinte communale de l'endroit. (Communication de M. Decollogny).

SE FAUT TSOUYI

ETANT doû bon coo, doû crâno gaillâ et bon camerardo lo Paulet et lo Maurice. I'ari mi fé de dere lo Maurice lo premi, po cein que l'ètâi pe vilhio que Paulet. Stisse ètâi dan pe dzouveno, bouna façon, dâi drobllio get et lè pâi su la tita lequâ et rovilleint quemet dâi solâ bin brelhi. Lo Maurice avâi 'na bouna barba de brava dzein èt l'étâi guié de l'oûre rire quand oquie l'amusâve.

L'avant adi zu la brelâire dâi verya, Ie cougnessant dza tot lo paï du lo vegnoûbllio à la campagne, et pouâvant vo repondre su tot : à quinna fâire on veind lè tchivre lè meillâo, iô on bonne lè croûio bouibo et mille z'affére dinse.

Adan, po tsandzi, l'ant décidâ de modâ po onna vela bin pe lliein que noûtron paï, iô l'è que lâi a dâi carrâie lè pe galéze qu'on pouésse vère et de parti pè lè chaleu po avâi on bocon sâi.

Tot s'è dan bin passâ. Faut montâ su lo tsemin de fè et pu... apri sublliâ, via delé, delé, delé, bin lliein vè granta velâ.

L'ant zu on plliézi dâo melion dâo diabllio à travessâ stâo grante tserrâire, à guegni stâo vâitere, stâo trame, stâo tsè que n'ant min de tsevau que lâi diant dâi z'automobile, stâo dzein que corrant, que trassant que dèpuffant. L'ètant montâ su on grand motî iô on vayâi tota la vela et sè desant l'on à l'autro :

— Ti possibllio que de tsemenâ !

A fooce corre, châvant à grante gotte et, ma fâi, vo séde : quan on châ gaillâ on è dâi coup bècouet et l'è cein que l'è arrevâ à noûtrè crâno coo. Sant dan zu vè l'apotiquiéro que lâo z'a baillî oquie po adâoci, et ein mimo teimps l'ant atsetâ assebin on onguient po sè lavâ lè deint. L'è su que dein lè grante vele faut avâi lo mor proûpro.

L'avâi fé tsaud cili dzo quie et assetoût apri lo soupâ lo mé bècouet dâi doû sè dépatse de preindre lo remido po sè dèbècouèti on bocon, tandu que l'autro sè dècoffiâve lo mor et lè deint avoué l'auro remido. L'ètâi on bocon né et on vayâi pas tant bi dein lo pâilo.

Quand l'eurant fini, vaitcé-te pas que sè diant l'on l'autro dinse :

— Maurice...

— Paulet...

— Sè pas que dâo diâbllio lâi a. Du que mè su lavâ lè dein, me seimbllie que i'é lo mor plliein de graisse, plliein de vaseline. Pu pas arrevâ à mè dèpouèsenâ ! Poueh !

— Et mè, sé pas que lâi a, mâ ie su oncora mé bècouet que dèvant. I'é onna chaleu à onna demi-auna davau de la tita qu'on porrâi lâi couâire dâi z'âo à la coqua ! T'einlèvâi !

Et tota la né l'ant de dinse. Lo leindèman, quand l'ant vu on bocon bî, lâi tegnant pe rein mé, sant zu reveilli l'apotiquiéro po lâi dere que lè z'avâi einguieusâ. Mâ stisse, quand l'a zu tot oïu, ie l'è partî d'onna recaffalâie à sè fére châotâ lè bouî et lâo z'a de :

— Vo vo z'ite tî lè doû trompâ de remido et vo z'âi met à onna pllièce cein que faillâi à l'autra ! Sè faut tsouyi !

Marc à Louis.

DIALOGUE

UN citadin, d'allures juvéniles, sauta du tram à un arrêt en pleine campagne, arrêt marqué par deux maisons bordant la route. Il connaissait peu cet endroit agreste et chercha du regard, comment se renseigner. Personne en vue, sauf, à quelques pas, un paysan en bras de chemise regardant, les mains dans les poches, passer le tram. Le voyageur s'approcha et salua avec une grâce vraiment Régence. Les mains vissées dans son pantalon, le paysan ne répondit que d'un œil vaguement interrogateur.

— Pardon, monsieur, vous connaissez, j'espère, David Talon ? demanda le voyageur.

— Voui, monsieur.

— Veuillez, je vous prie, m'indiquer où il demeure ?

— Facile !

A cette réponse dérisoire, qu'aucune autre indication ne suivit, le citadin reprit :

— Est-ce à droite, à gauche, de ce côté ou de celui-ci ?

— Oui et non, répondit le paysan sans rien perdre de son calme superbe. Les Talon, de père en fils, restent en Praz-Novi.

— Parbleu ! je le sais bien ; mais où est-il, ce Praz-Novi ?

— C'est la seconde maison à main gauche, quand on a passé le bois.

— Fort bien, merci ! mais s'il vous plaît où se trouve-t-il ce bois ?

— En Praz-Novi, pardi ! Depuis que le monde est monde et qu'il y a des bois, c'est le bois de Praz-Novi.

— Je ne prétends pas le contraire. Mais, encore une fois, où ce bois se trouve-t-il ? Voyons, un bon mouvement, je suis pressé.

— C'est à un petit quart d'heure d'ici, tout au plus.

— Me voici bien avancé ! Enfin !... Faut-il prendre le chemin, là-bas, vers ce cerisier tout en fleurs ?

— C'est comme monsieur voudra ; tout chemin mène à Rome.

— Y en a-t-il un autre, peut-être ?

— Je crois bien, qu'il y en a un autre. A une portée d'arbalète, en suivant la route, à droite. Pas moyen de se tromper.

— Allons, tant mieux, je vous remercie ! Mais lequel est le plus court, voyons ?

— Ça dépend. En marchant vite, c'est celui qui passe vers le cerisier qui est le plus long.

— Haaa ? ...en marchant vite ?

— Voui, Vu qu'il y a une puissante grimpée et qu'on est obligé de s'arrêter trois-quatre fois pour laisser souffler les attelages !

— Les attelages ? répèta machinalement le citadin qui ne comprenait plus.

— A pied, c'est à peu près la même chose...

— Pas possible ?

— C'est comme ça. Mais en prenant l'autre chemin, explique ce cicérone avec complaisance, en dévissant sa main gauche, pour indiquer la direction, qui est un peu plus long, en y allant tout tranquillement, vous êtes sûr d'arriver plus vite.

— Merci du renseignement.

— Vu qu'il n'y a pas besoin de s'arrêter pour souffler.

— Voilà justement mon affaire ! Votre façon de renseigner les gens est vraiment admirable ; je vous en félicite et vous en remercie de tout cœur. Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer ! termina le voyageur avec une révérence plus Régence encore que la première.

Il s'éloigna et revint incontinent.

— Pardon, monsieur ! me permettrez-vous une question peut-être indiscrète ?

— N'y a pas d'indiscrétion : même deux, si ça peut faire plaisir à monsieur.

— Merci ! Vous êtes cultivateur, si je ne me trompe ?

— Voui, monsieur, avec honneur.